



HAL
open science

”Voyage vers l’incertain”. Carte sensible d’une exilée ukrainienne en France

Ségolène Débarre

► **To cite this version:**

Ségolène Débarre. ”Voyage vers l’incertain”. Carte sensible d’une exilée ukrainienne en France. 2022.
hal-03820098

HAL Id: hal-03820098

<https://hal.science/hal-03820098>

Preprint submitted on 18 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pré-print. Article publié dans la revue #1257, numéro thématique *Documenter, représenter et penser les exils (n° 4)*, 2022, coordonné par Alice Franck, Patrick Simon et Ségolène Débarre.

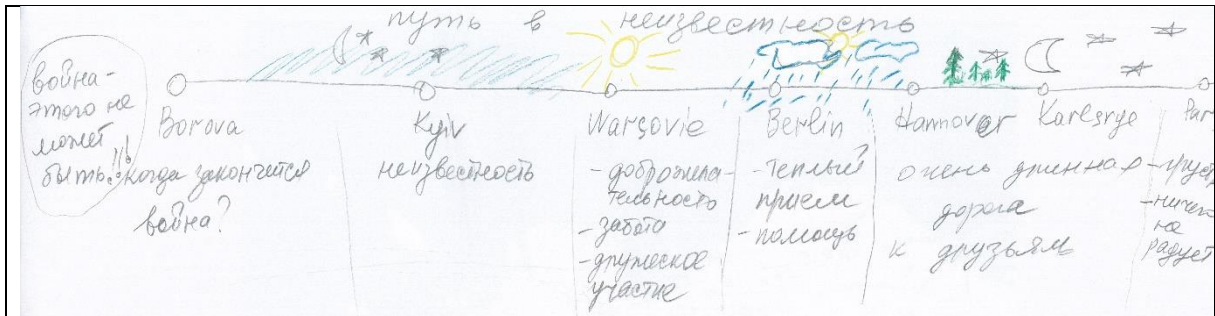
<https://1257.pantheonsorbonne.fr/>

Ségolène Débarre, Université Paris 1 – Panthéon Sorbonne et Laboratoire Géographie-Cités (UMR 8504). segolene.debarre@univ-paris1.fr

Traduction et interprétation du russe : Kristina Matrosova, doctorante au laboratoire Géographie-Cités, ANR RECORDS.

« Voyage vers l'incertain ». Carte sensible d'une exilée ukrainienne en France

Dans le cadre d'un entretien mené le 6 juin 2022, une exilée ukrainienne a dessiné une carte sensible [cf. encadré] retraçant son parcours depuis les environs de Borova, dans la région de Kyiv, jusqu'à Vincennes, en région parisienne. Ce document est le support d'un récit d'exil au féminin dont nous publions ici des extraits traduits du russe par Kristina Matrosova. Nous remercions Anna et Kristina pour le temps qu'elles ont consacré à cet entretien.



« Voyage vers l'incertain » - Carte sensible réalisée par Anna le 6 juin 2022 à Paris.

Légende (de gauche à droite) : « La guerre, ça ne peut pas arriver !!! » ; Borova : « quand la guerre finira ? », « Kyiv : « incertitude » ; Varsovie : « bienveillance, souci, soutien amical », Berlin : « accueil chaleureux, aide » ; Hanovre, Karlsruhe : « très long chemin vers les amis » ; Paris, Vincennes : « tristesse, aucun plaisir ».

« Le mot « exil », ça n'existe ni russe ni en ukrainien, c'est intraduisible... » C'est ainsi que débute notre rencontre avec Anna¹, arrivée à Paris le 3 avril 2022 et actuelle bénéficiaire de la protection temporaire. Anna ne parlant ni français, ni anglais, l'entretien se fait en russe. « Mon histoire est très atypique. Nous avons eu beaucoup de chance, notre voyage a été assez lisse, sans difficultés. Il y a des gens qui ont dû attendre plus de deux semaines à Lviv pour pouvoir atteindre la frontière. » Anna vivait avec son mari et leur fils dans un petit village à côté de Borova, un bourg situé à 40 km de Kyiv. « Nous étions heureux. Nous n'avions pas besoin que l'on nous "libère" ». À l'aise financièrement, ils avaient tous deux des professions reconnues et rémunératrices. La guerre au Donbass semblait loin : « c'était une abstraction ». Depuis 2017, cependant, ils s'étaient liés d'amitié avec la famille d'un camarade de leur fils venue de Donetsk : « Ils vivaient à cinq dans un espace réduit et en mauvais état alors que six mois avant la guerre, ils avaient acheté une maison : ils ont tout laissé derrière eux après la chute un missile dans la cour de l'école maternelle. » Cette rencontre avait rapproché un peu la guerre de Borova, mais pas de là à envisager une invasion de grande ampleur : « La guerre, ça ne peut pas arriver !!! », note-t-elle à gauche de sa carte.

Anna met du temps à se lancer pour dessiner son trajet sur une feuille blanche avec les crayons qu'on lui tend et, surtout, à dévoiler ses émotions. Elle est déroutée par l'exercice : « La géographie en France, n'a rien à avoir avec celle que l'on pratique en Ukraine ! ». Nous l'encourageons à associer librement des mots ou des phrases avec les lieux de départ puis de l'exil suivant la méthode des cartes sensibles [cf. encart]. Borova est le lieu du « bonheur », du « travail aimé », de la « forêt » et du « foyer », « des provisions et des graines à semer, laissées aux proches restés là-bas ». Sur le dessin, c'est le lieu où l'on retournera « quand la guerre finira » —si elle finit (le point d'interrogation laisse place au doute)... À l'inverse, les lieux traversés lors du voyage sont associés à « l'incertitude », « au souvenir des proches laissés derrière » et à l'idée du « danger menaçant la famille ». Paris et Vincennes, lieux d'accueil et d'installation sont associés au « pays étranger », à « la guerre » et à l'envie de « rentrer à la maison ».

C'est l'état du ciel et la météo, qu'elle choisit de représenter au-dessus de chaque localité, qui lui permettent d'exprimer son ressenti et de laisser entrevoir, au-delà de la bienséance, la douleur de

¹ Le prénom a été changé pour préserver l'anonymat.

l'exil. Le 24 février 2022, au premier jour de l'offensive de l'armée russe, elle s'était réveillée au petit matin : « Le ciel était couvert d'avions. Mon mari s'est réveillé et a pensé que les bruits de tirs venaient de la forêt, que c'était des braconniers. Pendant trois jours, nous avons été complètement dans le déni. Nous ne pensions pas que cela pouvait être la réalité ». Ils ont fait venir les deux grands-mères de Kyiv : 8 heures de trajet jusqu'à chez eux contre 30 minutes en temps normal. « Nous nous sommes organisés avec les voisins : nous avons acheté un gros sac de farine, de sucre, des réserves de saucisson, de fromage... » Les gens se réfugiaient chez nous avant d'aller plus à l'ouest « Nous avons accueilli une famille, puis une autre, soit 12/13 personnes au total à la maison. J'ai passé environ les deux premières semaines sans regarder les actualités, à faire tourner la maison et à m'occuper de faire à manger. C'est lorsque les deux familles sont parties à Lviv au bout de deux semaines que j'ai réalisé que c'était vraiment la guerre. (...) J'avais peur, mais beaucoup d'espoir que la guerre soit de courte durée. » Une guerre longue était « inconcevable ». Il n'y avait pas de présence militaire dans le village mais, à 10 km des affrontements réguliers trahissaient les enjeux du contrôle d'un nœud ferroviaire. « Les vitres tremblaient. Ça faisait peur, mais ça allait. Nous avons surtout peur des éclats d'obus qui auraient pu tomber sur la maison ». Partir ? Mais où ? « La moitié de l'Ukraine était déjà à Lviv. Les trains étaient bondés : il y avait 10 à 12 personnes dans les compartiments habituellement réservés à 4 personnes. Et nous n'avions pas de voiture. À Lviv même, il était très difficile d'être hébergé. Et Lviv pouvait aussi être bombardé. Personne ne nous attendait nulle part. Nous avons peur, mais nous avons le sentiment que ce serait pire ailleurs. »

La décision de quitter le pays est prise par son mari lorsque des collègues français lui proposent de l'accueillir : « Que je le veuille ou non, nous serions partis. C'était important pour lui. Et puis nos salaires ukrainiens ont été réduits. Nous n'avions plus beaucoup de moyens pour faire face à l'augmentation des prix et nous nous sommes dits que nous n'allions pas pouvoir survivre. » Sur la carte, Anna associe leur départ de Borova à la nuit. Ils se mettent en route avant le lever du jour. Aucun voisin n'a souhaité prendre le risque de les emmener à Kyiv en voiture. Par chance, le train régional, dont les passages sont devenus imprévisibles, entre en gare ce matin-là. Dans la capitale, les contrôles sont renforcés mais son mari, avec son attestation d'invalidité, n'est pas sur les listes des hommes mobilisés. L'ancien train soviétique offre des conditions de transport privilégiées par rapport à d'autres convois : il n'y a que 3 personnes par compartiment. Pas de literie ni de boissons cependant. Durant les quatre premières heures, le train roule à faible allure, les stores baissés et les lumières éteintes afin de ne pas être visés par des tirs. À la frontière, aucun douanier ukrainien. Seuls les Polonais contrôlent les arrivants. Des bénévoles entrent ensuite dans les wagons : « ils nous donnaient de la nourriture, des boissons, des jeux pour les enfants. Nous ne demandions rien, c'était touchant ».

Le soleil brille sur Varsovie. Mais c'est un soleil trompeur. Si l'accueil chaleureux par des amis et le soulagement d'être sorti du pays dominant, la guerre ne s'efface pas pour autant des esprits : « Jusqu'à Varsovie, nous avons peur, bien sûr, mais c'était une peur tangible. Nous avons appris à distinguer différents bruits, ceux des forces armées ukrainiennes, ceux des forces armées russes ; les journées étaient rythmées par les sirènes, notamment le soir. Nous nous étions habitués à ces bruits. Lorsqu'une ambulance est passée avec son gyrophare à Varsovie, j'ai d'abord pensé que c'était une alerte. Puis, j'ai pris conscience de la distance qui nous séparait de l'Ukraine et du fait que je ressentais un danger qui n'était plus "concret". » De Varsovie, Anna et sa famille partent en train pour Berlin. « C'est à partir de Berlin que le temps m'a paru plus long car je n'avais plus rien à faire : j'avais du temps et la possibilité de suivre les actualités et de lire le journal. J'ai alors pris conscience que je n'allais pas rentrer de sitôt. À partir de Berlin, j'ai une sensation de noir total. Je ne sais pas dire si l'on roulait de nuit ou de jour. Tout est un peu flou et j'ai du mal à dire ce que je ressentais. Nous sommes arrivés à Paris au milieu de la nuit, après deux changements [à Hanovre et à Karlsruhe, cf. carte]. Je ne peux pas dire que nous étions heureux. Nous étions épuisés... Depuis, je vis avec des images noires. Sur Vincennes, je ne peux pas mettre de soleil. Les orages du week-end dernier m'ont réveillée pendant

la nuit. Nous n'avons pas d'orages aussi intenses en Ukraine. J'avais la sensation que c'était des bombardements. Je vis avec une sensation de danger à distance, pour les gens qui sont restés là-bas, à travers la lecture des actualités. C'est vraiment ici que j'ai réalisé que c'était la guerre. »

« J'aimerais beaucoup pouvoir rentrer en Ukraine. Mais je suis consciente que nous ne pourrions pas revenir vivre sur place, car nous n'aurions plus les ressources économiques nécessaires. Au début, nous nous sommes dit que nous allions revenir au plus tard dans 6 mois. Mais rapidement, nous avons compris que ça pourrait durer des années. Une seule chose est sûre : si nous rentrons un jour, ce sera par un chemin très rapide et... en avion ! »

Tout l'inverse de ce « voyage vers l'incertain »...

Comment cartographier l'exil ? L'apport des cartes sensibles

Ces dernières années, d'importants travaux en géographie ont permis de faire émerger des manières inédites et renouvelées de cartographier les migrations. Ces approches ont pour point commun de remettre en cause la manière conventionnelle et prétendument neutre de représenter des flux migratoires qui, simplifiés à l'extrême et incarnés par des flèches lisses et grossièrement agrégées entre elles, alimentent une rhétorique d'invasion tout en étant incapables d'exprimer un trait d'humanité. Certaines de ces publications, appelant à se « méfier des cartes », ont pointé des biais de représentation récurrents et proposé d'autres sémiologiques graphiques [Bahoken et al., 2020, Lambert, Zanin, 2019]. D'autres ont insisté sur la nécessité d'abandonner les représentations linéaires des trajectoires migratoires, quand ces dernières sont généralement faites de multiples détours, d'allers-retours, de nombreuses hésitations et d'attentes aussi longues qu'incertaines [David Lagarde, 2020]. À contre-courant des représentations abstraites et désincarnées « en stock et en flux », des expérimentations cartographiques ont vu le jour à la croisée de l'art et des sciences sociales. S'inscrivant dans le champ des cartes mentales et de la cartographie participative [Palsky, 2013], les « cartes sensibles » visent construire avec les enquêtés une traduction spatiale des émotions liées aux lieux et espaces traversés [Amilhat-Szary, Mekdjian, Olmedo]. Les supports (le papier mais également le tissu, l'argile, le sable...) doivent permettre de médier des récits et de recueillir une parole parfois traumatique sous une forme ludique. L'exil n'étant pas saisissable par la sémiologie cartographique classique (car rien ne permet *a priori* de distinguer une trajectoire d'exil d'une autre migration), les cartes sensibles ont pour intérêt de pouvoir témoigner d'un déracinement et d'un dépaysement qui en constituent l'essence. Ces représentations peuvent prendre des formes très variées, parfois plus proche du dessin que de la carte à proprement parler, permettant de s'adresser à des interlocuteurs divers (enfants, locuteurs non alphabétisés/non francophones). Ces méthodes sont enseignées, parmi d'autres, dans le département de géographie de l'Université Paris 1 et mises en œuvre dans le cadre d'enquête de terrain.

Références citées :

- Sarah Mekdjian, Anne-Laure Amilhat Szary, « Carte à la une : les frontières vues du sol et du ciel, navigation dans un itinéraire migratoire », *Géoconfluences*, février 2015.
- Sarah Mekdjian, Anne-Laure Amilhat-Szary, Marie Moreau, Gladeema Nasruddin, Mabeye Deme, Lauriane Houbey and Coralie Guillemain, "Figurer les entre-deux migratoires", *Carnets de géographes*, 7 | 2014,
- Mekdjian Sarah, Olmedo Elise, 2016, « Méditer les récits de vie. Expérimentations de cartographies narratives et sensibles », *Mappemonde*, n°118.
- Françoise Bahoken, Laurent Jégou, David Lagarde et Nicolas Lambert, « La séduction des cartes du *geoweb*. Le cas des flux de migrants internationaux », *Cybergeog: European Journal of Geography* document 929, mis en ligne le 17 janvier 2020
- Bahoken F., Lambert N., 2020, « Méfiez-vous des cartes, pas des migrants ! ». *antiAtlas Journal*, Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman, 2020.
- Lagarde, David, « Comment cartographier les circulations migratoires ? Quelques pistes de réflexions à partir du cas des exilés syriens », *Géoconfluences*, novembre 2020
- Lambert, Nicolas, Zanin, Christine, *Mad Maps, l'atlas qui va changer votre vision du monde*, Paris, Armand Colin, 2019.
- Palsky, Gilles. « Cartographie participative, cartographie indisciplinée », *L'Information géographique*, vol. 77, no. 4, 2013, pp. 10-25.
- <https://cartonumerique.blogspot.com/2019/06/cartographier-les-migrations.html>